

Sombre chélidoine, glauque printemps

Marguerite Erroux-Morfin

Institut d'égyptologie François Daumas

UMR 5140 (CNRS – Université Paul Valéry – Montpellier III)

L'ARTISTE COMME l'écrivain, pour situer un événement historique ou religieux, a souvent recours au paysage ou à une énumération de plantes. Les végétaux cités ou figurés de façon plus ou moins schématisée mais reconnaissables plantent le décor où se déroule l'événement. Le choix végétal varie suivant l'issue faste ou néfaste qui doit clore le récit.

Comme exemple, nous pouvons citer pour l'art, la glyptique ou certains bas-reliefs assyriens qui recourent au paysage avec leurs arbres sacrés pour situer les passages marquants de la vie des souverains¹. Dans le domaine littéraire, en Égypte, il existe des textes comme le conte connu sous les noms de *Conte de l'Oasien* ou *le Paysan éloquent* dont le prologue énonce les plantes et minéraux transportés à dos d'ânes. Ce texte introductif est, à première lecture, un abrégé « des bons produits » de la région du Ouâdî Natroûn. Au-delà de l'aperçu économique, il annonce l'épilogue heureux à un incident qui aurait pu être fatal au paysan : végétaux et minéraux énoncés sont chargés d'un pouvoir vital d'origine divine². Beaucoup d'entre eux servent à composer des baumes, des résines nécessaires à la survie d'Osiris et des rois. En littérature grecque, les exemples sont nombreux, précis et plus fiables. Pour l'Égypte, les noms de plantes sont difficiles à traduire. Leurs caractéristiques ne sont que très partiellement indiquées et dispersées dans des textes ou inscriptions, bien souvent d'époques différentes.

Notre étude a pour objet le passage d'Athénée de Naucratis (XV, 677 f), cité et commenté par J.-Cl. Grenier dans son bel ouvrage sur *L'Osiris Antinoos*³. Nous insisterons sur les six plantes énoncées et plus particulièrement sur « les feuilles de la sombre chélidoine »⁴ :

¹ H. DANTHINE, *Le palmier-dattier et les arbres sacrés dans l'iconographie de l'Asie occidentale ancienne*, Paris, 1937 ; B. NEVLING PORTER, *Trees, Kings, and Politics*, OBO 197, Fribourg, 2003.

² D. KURTH, *Der Oasenmann, eine altägyptische Erzählung übersetzt und kommentiert*, Mayence, 2003. Notre réflexion sur les végétaux et minéraux ne peut malheureusement s'appliquer qu'aux noms dont le sens est admis par tous. De nombreux végétaux et minéraux restent encore à déterminer.

³ J.-Cl. GRENIER, *L'Osiris Antinoos*, CENiM 1, Montpellier, 2008, p. 50-52. Le texte grec avec traduction est publié par Ch. Burton Gulick, dans la collection Loeb, Londres, 1957, *Athenaeus, Deipnosophistae* XV, p. 128-129.

⁴ La partie « bleue » de la chélidoine correspond à la face inférieure des feuilles, en particulier des feuilles radicales. Les feuilles sont d'un « vert pâle ou gris, couleur de l'olivier, (nuance peu goûtée des Grecs) », comme l'indique A. BAILLY, *Dictionnaire grec, français*, Paris, éd. 1950, p. 406, col. 1, sens 2. Pour les Latins, le terme choisi pour décrire cette couleur est « glaucus » d'où le terme français « glauque ». Le « sic » de la traduction n'a plus lieu d'être. Il s'agit bien des feuilles et non des fleurs qui sont toujours de couleur jaune pâle à jaune-orangé suivant les espèces. Pour la traduction « feuille », voir A. BAILLY, *Dictionnaire*, p. 1548, col. 1, se reporter à la page 1547, col. 3 : « feuille de plante, de fleur, d'arbre ». Il est à remarquer que le mot *glaucus* a servi à déterminer le *Glaucium corniculatum* (L.) J. H. Rudolph, citée dans la flore L. BOULOS, *Flora of Egypt* I,

οὐλὴν ἔρφυλλον, λευκὸν κρίνον ἢ δ' ὑάκινθον πορφυρέην γλαυκοῦ τε χελιδονίου
πέτηλα καὶ ῥόδον εἰαρινοῖσιν ἀνοιγόμενον ζεφύροισιν· οὐπω γὰρ φύεν ἄνθος
ἐπώνυμον Ἀντινόοιο.

Le thym ⁵ avec ses touffes laineuses, le lys blanc ⁶, la pourpre jacinthe,
les fleurs de la bleue ^(sic) chélidoine, certes, et la rose qui s'épanouit aux zéphirs
du printemps <sont depuis longtemps connues (?)> mais jamais auparavant, c'est sûr,
la terre n'avait amené à éclore la fleur portant le nom d'Antinoos.

Ce serait une erreur de considérer une telle énumération florale comme un simple décor bucolique. Tous ces végétaux annoncent de façon anodine l'issue funeste, la mort d'Antinoos. Ces quelques vers empruntés par Athénée de Naucratis, au III^e siècle, sont repris du poète alexandrin Pancratès. Dédiés à la gloire d'Antinoos, ils ont attiré l'attention d'Athénée, non pour le caractère épique de la chasse au lion, mais pour la mort d'Antinoos, masquée par une périphrase, dans la pure tradition grecque : Le lotus rose « apparut soudain de la terre lorsqu'elle reçut le sang du lion de Maurétanie qu'Hadrien avait tué lorsqu'il chassait en Libye dans les environs d'Alexandrie » ⁷. Dans la mythologie grecque, la mort ou la blessure d'un dieu, d'un héros est souvent liée à la floraison d'une fleur. Ainsi l'anémone, la rose, la jacinthe, le narcisse sont liés respectivement à la mort d'Adonis, d'Hyacinthe et de Narcisse. La même idée s'applique aux arbres comme le laurier qui est associé à Daphné ⁸. Les exemples sont nombreux. Que le sang du héros, au contact de la terre, donne naissance à un végétal, est une façon de l'immortaliser d'autant plus que son nom se trouve le plus souvent lié à celui de la fleur. Dans le poème de Pancratès, le nom de la guirlande de lotus roses comme celui du lotus est *Antinoeios*. Ce lotus est en réalité le *Nelumbo nucifera* Gaertn. qu'Hérodote décrit par une périphrase, « Il y a encore d'autres lis, semblables à des roses, qui poussent eux aussi dans le fleuve : le fruit qui en sort se trouve dans un autre réceptacle concave issu de la racine à côté <de celui que forme la feuille> ; c'est quelque chose qui a

Le Caire, 1999, p. 162, comme synonyme de *Chelidonium corniculatum* L. Sous ce nom se cache le pavot cornu à tête rougeâtre ou rouge-orangé, mais au feuillage bleuté, gris-vert. Cette plante appartient à la même famille que la chélidoine, une papavéracée, dont les propriétés se rapprochent de *Chelidonium majus* L. Cette dernière espèce n'est pas citée dans les flores égyptiennes, mais bien connue des textes médicaux grecs et de Théocrite.

⁵ Dans le texte grec, il s'agit du serpolet, *Thymus serpyllum* L. emend. Mill., cf. A. BAILLY, *Dictionnaire grec, français*, p. 808, col. 3. Le thym et le serpolet appartiennent à la même famille, celle des Labiées. Ces deux plantes sont aromatiques et entrent dans la confection de couronnes. Dans les paysages de la mythologie grecque, c'est le serpolet qui est cité le plus souvent. Le glissement entre le serpolet et le thym est dû à un usage littéraire et justifié par une certaine ressemblance. Le serpolet semble ne pas être attesté en Égypte, cf. V. TÄCKHOLM, *Students' flora of Egypt*, Beyrouth², 1974, p. 360. En effet, dans nos régions méditerranéennes, il se rencontre en altitude. Il en est de même pour le Maroc où il pousse sur le Moyen et Haut-Atlas. Par contre, le *T. bovei* Benth est présent en Égypte à l'époque gréco-romaine et « ses inflorescences sont blanchâtres, hérissées de poils raides et épais ». Une autre description botanique évoque ses corolles blanches et constellées de rouge, cf. H.N. BARAKAT, N. BAUM, *La végétation antique de Douch, (Oasis de Kharga)*, DFIFAO 27, Le Caire, 1992, p. 52, 54-55. Dans l'ouvrage de Chr. de VARTAVAN, V. ASENSI AMOROS, *Codex des restes végétaux de l'Égypte ancienne*, Londres, 1997, p. 255, le *T. bovei* est dit Thym serpolet.

⁶ Pour ce qui est de cette liliacée, il peut s'agir du *Lilium candidum* L., venu de Syrie, comme c'est le cas pour les textes littéraires grecs, mais aussi du lotus blanc, *Nymphaea Lotus* L. propre à l'Égypte.

⁷ ATHÉNÉE, *Deipnosophistae* XV, 677 ; J.-Cl. GRENIER, *Antinoos*, p. 50.

⁸ Pour les naissances florales associées à une divinité, se reporter à l'ouvrage de P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1958, p. 13, 214, 308, 115.

tout à fait l'aspect d'un petit nid de guêpe »⁹. Le bouton floral dans la suite du texte de Pancratès (P. Oxy. 4352), relatant « la geste » d'Antinoos, selon l'expression de J.-Cl. Grenier, est comparé au fer de « la lance vigoureuse du chasseur »¹⁰. La graine comestible porte le nom de « fève d'Égypte » chez Théophraste¹¹. Visiblement, les auteurs grecs découvrent cette fleur qui est comparée à un lotus, un lys, une rose, un lys rose. Ces noms font référence à la forme d'une fleur parfumée, sans tenir compte de l'espèce. Ainsi, sous le nom de *lirion* = *lilium*, emprunt aux langues hamitiques, sont comprises des liliacées (par exemple le lys, le narcisse, l'hémérocalle, la colchique), des iridacées (l'iris Illyrica)¹². Le terme *lotos*, emprunt grec à l'hébreu, est lui-même imprécis¹³. Il couvre aussi plusieurs espèces différentes qui ont en commun un parfum ou une saveur. Il peut même s'étendre au micocoulier, au jujubier ou au modeste mélilot. Dans le vocabulaire égyptien, il en est de même. Son nom égyptien n'est d'ailleurs pas cité par Théophraste. Sous le nom égyptien *nekheb*, recensé dès le Nouvel Empire, G. Charpentier désigne le *Nelumbo* rose, mais pour l'époque ptolémaïque, ce nom s'étend à tous les lotus¹⁴. Ce terme semble s'appliquer à la corolle d'une nymphéacée¹⁵. Dans le texte d'Hérodote (II, § 92), sous le terme général de « lis », se cache le *Nymphaea Lotus* L. « le lotus » blanc : « Quand le Nil en crue a fait des plaines une vaste mer, des **lis** que les Égyptiens appellent **lotus** poussent dans l'eau en abondance ». Ce même terme, quelques lignes plus loin, est employé pour décrire « d'autres **lis** semblables à des roses ». Il s'agit du lotus rose, *Nelumbium speciosum* Willd. connu aussi sous le nom de *Nelumbo nucifera* Gaertner. Cette plante est d'origine indienne, comme l'indique le nom retenu pour le désigner, « nelumbo ». Son ère d'extension couvre le sud asiatique de la mer Caspienne à l'ouest jusqu'au nord australien. Il semble avoir été introduit et cultivé en Égypte, dès l'époque ramesside¹⁶. En effet, des représentations de fleurs coupées existent dans le palais de Ramsès III à Médinet Habou¹⁷. Les restes de cette plante, trouvés dans les tombes, se multiplient à la période gréco-romaine, par exemple, dans la nécropole d'Hawara¹⁸. Au III^e siècle, dans le texte d'Athénée, cette fleur est encore reconnue comme étrangère, même si l'inspiration du poème a pour origine les propos du courtisan Pancratès, datés d'Hadrien : les plantes citées, « < sont depuis longtemps connues (?) > mais jamais auparavant, c'est sûr, la terre n'avait amené à éclore la fleur... ». Le poète, par les soins portés à sa description, souligne l'introduction récente en Égypte de cette fleur, originaire d'Inde : « Le lotus qui là porte le nom *Antinoeios*, ... pousse dans les marais pendant l'été. Il est de deux couleurs. Un ressemble à la rose et c'est avec lui qu'est tressée la guirlande... L'autre est appelé lotus et sa couleur est bleue »¹⁹. Athénée est conscient de la difficulté de nommer

⁹ HÉRODOTE, *L'enquête* II, § 92, traduction de S. Amigues, *Études de botanique antique*, MAIBL 25, Paris, 2002, p. 308-309.

¹⁰ J.-Cl. GRENIER, *Antinoos*, p. 52, et n. 19, pour l'illustration.

¹¹ THÉOPHRASTE IV, 8, 7-8 ; S. AMIGUES, *op. cit.*, p. 255-258.

¹² A. CARNOY, *Dictionnaire étymologique des noms grecs de plantes*, Louvain, 1959, s. v. *lirion*, p. 163 ; J. ANDRÉ, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, 1956, « *lirion* = *lilium* », p. 189, 187.

¹³ A. CARNOY, *op. cit.* p. 164, « *lotos* ».

¹⁴ G. CHARPENTIER, *Recueil de matériaux épigraphiques relatifs à la botanique de l'Égypte antique*, Paris, 1981, n° 643.

¹⁵ *AnLex* 77.2172, 78.2195, avec bibliographie.

¹⁶ La date d'introduction la plus souvent retenue est l'époque perse. Fr. WOENIG, *Die Pflanzen im Alten Aegypten*, Leipzig, 1886, Réimpr. 1971, p. 34-44 ; R. GERMER, *Flora des pharaonischen Ägypten*, Mayence, 1985, p. 39-40 avec des précisions pour l'ère d'extension.

¹⁷ K. APPELT, « Lotosfrucht als Ornament », *MDAIK* 1, 1930, p. 153-157, Abb. 1c.

¹⁸ Chr. de VARTAVAN, V. ASENSI AMORÓS, *op. cit.*, p. 180.

¹⁹ ATHÉNÉE, *idem*, XV, 677.

la fleur autrement qu'en reprenant le nom inventé par Pancratès et en la rapprochant du lotus bleu, *Nymphaea caerulea* Sav. Il est d'ailleurs le seul auteur ancien qui parle de ce nymphéa²⁰.

Nous nous proposons d'étudier chaque plante en suivant la progression donnée par le poète tout en montrant que le choix des plantes est adapté à la Basse-Égypte.

Parmi les labiées, le thym y est présent, où deux espèces croissent principalement sur la côte méditerranéenne et les oasis du désert libyen, à savoir le *T. bovei* Benth. et *T. capitatus* L. Son nom, en égyptien, est connu, au Nouvel Empire, sous la forme *tj.t* (*T. bovei*), dans un contexte de poésie amoureuse où il entre dans la confection d'une couronne tressée²¹.

Dans les *Bucoliques grecs*, le *Thymus serpyllum* L. est aussi cité avec « le narcisse odorant, l'hyacinthe, les roses resplendissantes », pour décrire la prairie où Europe est enlevée, selon le récit fait par Moschos²². Le même procédé littéraire est repris par le P. Oxy. 4352 qui termine la « geste » d'Antinoos, par une évocation végétale identique, mais les roses se substituent à « la fleur née d'Antinoos » pour camper le rapt par Séléné d'Antinoos « transformé en une étoile ou même une constellation »²³.

Le lys blanc (*Lilium candidum* L.) est lié à Héra et Aphrodite. En dépit de son parfum et de sa pureté véhiculée par sa couleur, il annonce la mort, comme la rose, à cause de sa fragilité. Ainsi, parmi les écrits bucoliques grecs, par exemple, l'idylle XXIII, *L'Amant*, nous lisons :

La rose est belle, le temps la flétrit (...)

Le lys est blanc, il se flétrit au moment même où il fleurit²⁴.

Si la végétation citée par Pancratès, reprise par Athénée, correspond à la réalité de la botanique égyptienne et non uniquement à la tradition littéraire grecque, le lys pourrait être en réalité un lotus blanc, *Nymphaea lotus* L., comme nous l'avons vu dans le passage d'Hérodote.

²⁰ Pour le *Nelumbo nucifera* Gaert., consulter, V. LORET, *La flore pharaonique d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes*, Paris, 1892, réimpr. p. 111, sous le nom de *Nelumbium speciosum* Willd. Pour le *Nymphaea caerulea* Sav., p. 116-117 ; R. GERMER, *op. cit.*, p. 37, 39-40.

²¹ B. MATHIEU, *Poésie amoureuse de l'Égypte ancienne, BiÉtud.* 115, Le Caire, 1996, p. 64, n. 260. La variante hiéroglyphique *tjty* se retrouve dans S. SAUNERON, *Un traité égyptien d'ophiologie, BiGen* 11, Le Caire, 1989, p. 100-101. Cette plante est utilisée comme « remède contre la vipère à cornes ». D'après les auteurs anciens comme Dioscoride et Pline l'Ancien, c'est le serpolet qui serait efficace contre les serpents. Il doit s'agir d'une médecine par magie sympathique. En effet, le serpolet émet des rameaux rampants au sol d'où son nom – *serpullum, serpyllum*. Le thym et le serpolet sont bien inscrits à la pharmacopée française pour leurs constituants principaux dont les propriétés sont antiseptiques, antispasmodiques, anthelminthiques et vulnérinaires. Le serpolet n'existe pas en Égypte (pour son aire géographique, cf. *supra*, n. 5). Ces plantes peuvent aider à la cicatrisation de la plaie, à calmer la douleur d'une piqûre. Dans la médecine des Anciens, l'aspect de la plante rampante se transforme en propriété positive : l'antidote contre le venin des bêtes rampantes, serpent, scolopendre, scorpion. L'odeur du serpolet brûlé les met aussi en fuite, cf. PLINE l'ANCIEN, *Histoire naturelle*, XX, 245. Trancher pour déterminer de quel thym il s'agit est hors de notre propos, d'autant plus que les exemples sont peu nombreux dans les textes égyptiens. Dans tous les cas, c'est un *Thymus*. Il est à remarquer que les Berbères marocains utilisent eux aussi un terme générique pour toutes les labiées à odeur de thym, cf. J. BELLAKHDAR, *La pharmacopée marocaine traditionnelle*, Paris, 1997, p. 359.

²² *Bucoliques grecs*, t. II, *Pseudo-Théocrite, Moschos Bion, divers*, Paris, 1927 (Moschos II, p. 147). Dans l'hymne homérique à Déméter, l'énumération végétale y est plus riche avec l'ajout de la violette, de l'iris et du safran, pour la prairie mythique, témoin du rapt de Perséphone.

²³ J.-Cl. GRENIER, *Antinoos*, p. 52-53.

²⁴ *Bucoliques grecs*, t. II, p. 59, vers 27-30.

Le lys existait aussi en Égypte où il aurait pu être introduit à la XVIII^e dynastie²⁵. Dans tous les cas, ces deux fleurs parfumées s'épanouissant à la lumière zénithale et se fanant au crépuscule, sont également éphémères.

La pourpre jacinthe, connue pour son fort parfum, est née du sang d'Hyacinthos, mortellement blessé par un disque. Apollon pour immortaliser le nom de son ami, le transforma en une fleur nouvelle²⁶. La couleur pourpre est choisie car elle évoque le sang et le deuil pour les Grecs. Nous ne nous prononcerons pas sur l'identité de cette « fleur mythique », lys martagon, jacinthe ou autres²⁷. Il existe dans les environs d'Alexandrie ou dans les oasis, deux liliacées qui se rapprochent du type « jacinthe », *Bellevalia* (= *Hyacinthus*) *trifoliata* (Ten. Kth), ou *B. mauritanica* Pomel, dont les fleurs sont dans les tons violets²⁸.

La chélidoine est une herbe vivace, très commune dans toute l'Europe et en Afrique du Nord et connue pour ses propriétés médicinales. Son suc orangé, un latex acide, est réputé en médecine populaire pour guérir des verrues. Par magie sympathique, la couleur de son suc a été reconnue efficace pour traiter les jaunisses. Elle peut être également toxique. Par référence à sa sortie de terre et sa disparition avec l'arrivée et le départ des hirondelles, elle a reçu le nom *Khelidionion*, formé sur celui de l'hirondelle, *Khelidôn*. Il existe aussi une légende autour de la plante, qui aurait influencé le choix de son nom. Les hirondelles soigneraient les yeux de leurs petits avec son suc pour leur rendre la vue. En dépit de ses propriétés médicinales et de sa fonction de messagère du printemps, elle annonce la mort dans la littérature grecque. En effet, dans de nombreux poèmes bucoliques, elle est présente sur le lieu où va se dérouler une scène dramatique et porte souvent le qualificatif de « sombre, glauque »²⁹. Peu importe qu'il s'agisse de la *Chelidonium Majus* des Grecs ou d'une autre espèce poussant en zone plus désertique. La Grande Chélidoine ne figure pas dans les flores traditionnelles de l'Égypte. Par contre, la *Chelidonium corniculatum* L., plus connue sous le nom *Glaucium corniculatum* L. Rudolph, qualifiée de « glauque » en raison de la teinte bleue sombre de son feuillage, est présente en Égypte, en particulier autour d'Alexandrie³⁰. Il s'agit toujours d'une papavéracée, poussant aussi sur les zones de friches dont les fleurs peuvent être rougeâtres ou orange-rouge, plus éclatantes que la traditionnelle chélidoine jaune bouton d'or de nos régions. Dans les deux cas, leurs quatre pétales sont délicats et se flétrissent rapidement. Leur odeur n'est pas des plus agréables. La couleur gris-bleu, gris-vert qui rappelle l'eau de mer durant un orage, est peu appréciée des Grecs et des Latins comme le notent brièvement les dictionnaires. Elle finit par être synonyme de deuil. Cette couleur ne connaît pas en Égypte la même connotation négative, même si la mer et les étendues salées sont perçues comme les domaines du dieu Seth.

²⁵ V. LORET, J. POISSON, *Les végétaux antiques du Musée égyptien et du Louvre*, Paris, 1895, p. 9-10.

²⁶ P. GRIMAL, *Dictionnaire*, p. 214-215. La fleur créée serait le lys martagon pour l'auteur.

²⁷ S. AMIGUES, *op. cit.*, « Hyacinthos, fleur mythique et plantes réelles », p. 395-409.

²⁸ V. TÄCKHOLM, *op. cit.*, 1974, p. 639-640.

²⁹ Nous pouvons citer le poème de Théocrite, *Hylas*, l'ami d'Héraclès, *Bucoliques grecs*, t. I, Paris, 1925, p. 90.

³⁰ L. BOULOS, *op. cit.*, p. 162, aire d'extension : le Delta, la vallée du Nil, le Fayoum, la côte méditerranéenne dont la région d'Alexandrie, le Sinaï.

La rose, *Rosa sancta* Rich. (*Rosa richardii* Rehd.) dont la culture se développe avec les Grecs, n'est représentée que très tardivement en Égypte, mais entre dans la composition de bouquets et de couronnes funéraires retrouvés dans la nécropole d'Hawara pour l'époque gréco-romaine. Son origine, suivant les espèces, est à situer en Perse et en Éthiopie. Avec cette dernière provenance, les Égyptiens ont pu la connaître très tôt. La rose, étant « la fleur » par excellence, se dit *ward* en arabe, terme qui se retrouve avec des variantes en démotique et en copte³¹. La rose dite du Sahara et d'Éthiopie fleurit début mai. Cette fleur a aussi une origine divine en Grèce, selon une des légendes d'Adonis. Aphrodite, courant au secours de son amant blessé, se piqua le pied à une épine de rose et son sang teinta de rouge la rose qui à l'origine était blanche³². Cette fleur est aussi éphémère, comme les liliacées, nymphéacées et papavéracées. Avec la chaleur de midi, le bouton s'épanouit, les pétales se détachent de la tige, « la rose sèche et périra » comme l'évoque le chant XXVII, *L'oaristys*, du Pseudo-Théocrite.

La liste de ces végétaux n'est pas uniquement l'évocation d'un paysage mythologique au printemps. Dans la nature, les cinq premières plantes fleurissent bien à cette saison. Le texte le souligne en évoquant « les zéphyr du printemps » et « la chélidoine » dont l'apparition coïncide avec l'arrivée des hirondelles, mars-avril d'où son nom d'« herbe de l'hirondelle »³³. Nous pouvons préciser le moment de la floraison des *Thymus*, en avril, en région méditerranéenne. Quant au lotus rose, il « pousse dans les marais pendant l'été », sa présence se manifeste par sa floraison, comme le laisse entendre Hérodote et le soulignent Pancratès et Athénée. Cette floraison a permis, en partie, à J.-Cl. Grenier de fixer avec précision la date de la mort d'Antinoos dans les premiers jours d'août de l'an 130³⁴. Il y a, dans la description de ce paysage, une correspondance dans le choix des plantes, leur floraison et le printemps de « l'éphèbe » Antinoos, âgé de 19 ans, au moment de la funeste chasse au lion. La présence en Égypte de ces plantes et leur floraison auraient pu être observées par Hadrien qui, durant son séjour à Alexandrie, a connu l'été 130 (fin juillet / milieu septembre 130) et le début du printemps 131, date à laquelle il quitta l'Égypte³⁵.

Les vers de Pancratès, repris par Athénée de Naucratis, sont d'inspiration grecque par le choix des végétaux que nous retrouvons chez les bucoliques grecs et latins, Théocrite, Virgile et leurs disciples³⁶. Mais les deux poètes ont su adapter leurs modèles littéraires à la botanique égyptienne qu'ils ont bien observée comme le montrent leurs descriptions des nymphéacées, *N. Lotus* L., *N. Carulea* L. et *Nelumbo nucifera* Gaert. Par un jeu botanique, la chélidoine, à cause de son adjectif *glaucus*, peut être rapprochée d'une autre Chélidoine, *C. Corniculatum* L. répandue en Égypte.

Ce paysage construit est bien réel, car il respecte l'étagement de la végétation. La partie sèche avec ses touffes de thym cède progressivement la place à des plantes qui réclament plus d'humidité, pour arriver à la zone franchement marécageuse des nymphéacées. De plus, ces plantes dégageant un parfum agréable, sauf la chélidoine, vont être choisies pour la confection

³¹ V. LORET, *op. cit.*, p. 82, 136 ; R. GERMER, *op. cit.*, p. 64.

³² P. GRIMAL, *op. cit.*, p. 13.

³³ A. CARNOY, *op. cit.*, p. 77, s.v. Chelidonion.

³⁴ J.-Cl. GRENIER, *Antinoos*, p. 55.

³⁵ *Loc. cit.*

³⁶ A.L.A. FÉE, *Flore de Théocrite et des autres bucoliques grecs*, Paris, 1832, éd. Wiesbaden, 1973.

de couronnes et de guirlandes funéraires pendant la période gréco-romaine³⁷ et copte. La floraison printanière du Thym (*T. Bovei*) est aussi liée aux relations amoureuses comme les autres fleurs énumérées. En effet, dans le contexte de la poésie amoureuse de l'Égypte ancienne, le thym est tressé dans des couronnes qui n'ont pas une destination funéraire mais sont liées aux rêves amoureux. La scène se passe « dans la chambre du jeune homme, revenu ivre de bonheur »³⁸. Dans le texte alexandrin, en correspondance avec les autres fleurs, associées à des amours contrariées entre une divinité et un mortel provoquant un courroux divin, l'évocation du thym peut être vue comme une allusion aux sentiments affectueux qui auraient existé entre Hadrien et Antinoos. Toutes les fleurs énoncées sont le sombre présage d'une mort, d'un enlèvement.

Cependant, la création des végétaux par le sang des êtres divins ou des héros est une tradition plus grecque qu'égyptienne. Les dieux égyptiens créent par la salive, les larmes, la sueur, les humeurs. La création par le sang est beaucoup plus rare. Nous pouvons citer le Papyrus Salt : « Geb s'est trouvé mal à cause de cela ; du sang de son nez tomba à terre ; il a germé, et des pins (*âch*) ont poussé. C'est ainsi qu'a été produite la résine *sfy* à partir de sa sève (= eau) »³⁹. Le sang du dieu a créé un conifère, le pin parasol (*Pinus pinea* L.) et sa résine qui exsude du tronc, par analogie de matière (sang = sève) et de couleur brun ambré. Cette espèce de pin peut pousser en Égypte. Il occupe le pourtour méditerranéen, du Portugal à la Syrie. Au III^e siècle av. J.-C., il croissait dans la région de Memphis, comme nous l'indique la correspondance de Zénon⁴⁰. Le Papyrus Salt, texte tardif composé de plusieurs sources, a pu subir une influence grecque pour ce qui est de la création d'un arbre par le sang⁴¹. D'après les textes des rituels funéraires de l'ancienne Égypte, du I^{er} ou II^e siècle apr. J.-C., les résines de conifères utilisées pour l'embaumement des corps sont le plus souvent issues d'Osiris, de ses humeurs. Ainsi dans le *Livre second des respirations*, nous pouvons lire : « Le pin *âch* issu d'Osiris, émanation parfaite originaire du Nord, grande sueur issue de son écume, vient à toi »⁴².

Le paysage végétal devient vite un panthéon. Les végétaux, en Grèce comme en Égypte, sont rattachés à une divinité. Le lys, dans la pensée grecque est associé à Héra et Aphrodite. La jacinthe évoque Apollon et Hyacinthos, la rose Aphrodite et Adonis. Ses dieux ont entre eux des liens de parenté. Héra est sœur, puis épouse de Zeus. Aphrodite et Apollon sont des

³⁷ Ch. DAREMBERG, E. SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* I, deuxième partie C, col. 1520-1537, s. v. *Corona*

³⁸ B. MATHIEU, *Poésie amoureuse de l'Égypte ancienne*, p. 63-64.

³⁹ Ph. DERCHAIN, *Le papyrus Salt 825, (B.M. 10051), Rituel pour la conservation de la vie en Égypte*, 1964, p. 137. Un passage extrait de P. BARGUET, *Livre des morts des anciens Égyptiens, LAPO 1*, Paris, 1967, p. 262, évoque aussi le sang, celui du dieu Seth, « qui coula du nez... Alors Rê enfouit (en terre) le sang qui en était sorti – d'où le piochage de la terre » (chapitre 175). Le sang de ce dieu stérile reste infertile : il ne produit aucune végétation utile.

⁴⁰ D. MEEKS, « Migration des plantes, migration des mots dans l'Égypte ancienne », dans *Des hommes et des plantes. Plantes méditerranéennes, vocabulaire et usages anciens*, Aix-en-Provence, 1993, p. 77-78 ; Cl. ORRIEUX, *Les papyrus de Zénon. L'horizon d'un Grec en Égypte au III^e siècle avant J. C.*, Mayenne, 1983, p. 87.

⁴¹ Ph. DERCHAIN, *op. cit.*, p. 120, 126, 127. Sa rédaction, suivant les emprunts, peut aller de la XXI^e dynastie au II^e siècle av. J.-C.

⁴² P. KOEMOTH, *Osiris et les arbres. Contribution à l'étude des arbres sacrés de l'Égypte ancienne, AegLeod 3*, Liège, 1994, p. 127-130. Cet arbre est utilisé dès l'Ancien Empire. Il désigne bien un conifère de grande taille. Sa détermination précise n'est pas admise par tous ; J.-Cl. GOYON, *Rituels funéraires de l'Égypte ancienne, LAPO 4*, Paris, 2004, p. 240. Dans le texte, la mention « émanation originaire du nord » peut être comprise comme une allusion à la zone où pousse le pin parasol, de la côte méditerranéenne à la région de Memphis.

enfants de Zeus. Adonis, dieu d'origine phénicienne, lié à Aphrodite par des sentiments amoureux, a cohabité avec Osiris à Byblos⁴³, enclave égyptienne. Par le biais de ces fleurs, se dessine également un panthéon égyptien pour l'époque tardive, puisque les Grecs ont assimilé Zeus à Amon-Rê, Héra à Mout, Adonis à Osiris.

L'allusion à Apollon par le biais d'Hyacinthos mérite d'être relevée. Parmi ses nombreuses fonctions et symboles, il est intéressant de noter qu'Auguste l'avait adopté comme protecteur personnel. C'est Apollon qui lui aurait permis de remporter la victoire navale d'Actium, contre Antoine et Cléopâtre, en 31 av. J.-C.

Apollon après avoir terrassé le dieu ancêtre de Delphes, le serpent Python, a créé les jeux pythiques. Ainsi ce dieu-monstre détrôné continuera à être honoré par le biais de jeux funèbres⁴⁴. Hadrien après la mort d'Antinoos, instaura les Antinoeia, comme l'indique la face nord de l'obélisque Barberini, à la fin du mois de novembre (27-28 novembre), mois de naissance d'Antinoos⁴⁵. A la fin novembre, c'est-à-dire le début du mois de Khoiak, le Nil est revenu dans son lit. La terre nue peut commencer sa gestation : les grains d'orge et de blé sont enfoncés dans le sol. Les nuits deviennent plus longues, l'obscurité augmente pour l'emporter sur la lumière avec le solstice d'hiver⁴⁶. Entre le 27 novembre et le 26 décembre, mois de Khoiak, se situe une des fêtes du Nil pour laquelle de la bière doit être préparée, ce qui signifie que des réjouissances profanes accompagnées de festins et de jeux athlétiques pouvaient se dérouler avant la reprise des travaux agricoles⁴⁷.

Revenir sur le mythe d'Adonis présente également un grand intérêt. Au-delà de sa transformation en une rose blanche, teintée de rouge par la blessure d'Aphrodite, se dessine une illustration du mystère de la végétation qui aboutira à la création d'un culte funéraire⁴⁸. Cet enfant né d'un arbre, l'arbre à myrrhe, est condamné à passer un tiers de l'année sous terre. Le reste du temps, il remonte au jour pour s'unir à la déesse du printemps. La division en trois de l'année rappelle les trois saisons de l'Égypte. Ainsi, les quatre mois sous terre correspondent aux quatre mois de l'inondation qui recouvre la terre devenue improductive. Ce n'est qu'à la fin de l'inondation, au mois de Khoiak, quand l'eau de la crue se retire, que les graminées peuvent être mises en terre et que la terre peut sortir de sa léthargie. Lors de la crue, le Nil, teinté en rouge par le limon qu'il charrie, est à rapprocher du fleuve de Byblos qui prend aussi cette coloration au moment des funérailles d'Adonis. Les Osiris végétants (du Nouvel Empire) sont comparables aux « jardins d'Adonis ». D'après certaines versions de leur légende, ces deux dieux ont dû lutter contre une bête sauvage, le sanglier pour Adonis, le porc pour Osiris. Aphrodite fonda en l'honneur d'Adonis une fête funèbre que, chaque année, les femmes, syriennes à l'origine, célébraient au solstice d'hiver en se lamentant rituellement et en faisant germer des graines de céréales dans des récipients appelés « jardins d'Adonis ». Ces chants funèbres et la cérémonie qui s'en suit ont servi de thèmes à des poèmes bucoliques contribuant ainsi à répandre le culte d'Adonis dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique et romaine. Celui écrit par Bion fait penser aux lamentations d'Isis et aux soins *post mortem* apportés au corps d'Osiris⁴⁹. Hadrien instaura à son tour un culte funéraire pour

⁴³ J. HANI, *La religion égyptienne dans la pensée de Plutarque*, Paris, 1976, p. 115, 116, 365.

⁴⁴ P. GRIMAL, *op. cit.*, p. 41.

⁴⁵ J.-Cl. GRENIER, *Antinoos*, p. 20, 58, n. 36.

⁴⁶ D. BONNEAU, *La crue du Nil. Divinité égyptienne à travers mille ans d'histoire (332 av.-641 ap. J. C.)*, Le Caire, 1964, p. 24-25, 35-36.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 368, d'après le P. Milan 28 provenant d'un domaine de Tebtynis.

⁴⁸ P. GRIMAL, *op. cit.*, p. 11 et 13.

⁴⁹ *Bucoliques grecs*, t. II, p. 194-198.

l'« Osiris Antinoos, justifié » sur la butte d'Osiris et des dieux morts en particulier à Philae, Hermopolis et Oxyrhynchos, l'introduisant ainsi dans le cercle divin⁵⁰. Pour Antinoos, ce culte se déroulera le 6 août, jour de son décès⁵¹. Au début d'août, le fleuve est largement sorti de son lit. La terre est stérile, recouverte d'eau. Les dates du 6 août et du 27-28 novembre ont une connotation religieuse forte puisqu'elles correspondent à la crue et à la décrue du Nil. Le destin d'Antinoos est calqué par ses dates de naissance et de mort, d'une certaine façon, sur celui du dieu Osiris dont les « Mystères » débutent au mois de Khoiak (suivant le texte de Dendara)⁵².

Cette énumération végétale résulte d'un syncrétisme littéraire qui masque des assimilations savantes à connotations religieuses et politiques. Derrière ces fleurs, éclatantes et parfumées, se dissimule la mort du héros suivie de sa régénérescence. La vie interrompue du défunt tente de se prolonger par une corolle de lotus rose et une guirlande de ces mêmes lotus. Par sa transformation en une plante, le mortel connaîtra une autre vie. En devenant végétal, il entre dans le cycle d'un éternel retour, comme l'exprime la fin du *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis* de Bion :

Cesse tes plaintes, Cythérée (= Aphrodite), pour aujourd'hui renonce à tes lamentations.

Tu auras à pleurer de nouveau,

Une autre année de nouveau tu auras à verser des larmes⁵³.

Par ce biais végétal, la force vitale de la terre se communiquera au défunt⁵⁴. Il se régénère en assimilant les forces nécessaires pour une nouvelle vie, en calquant les rythmes biologiques de mort et de vie du végétal, sur les rythmes lunaires. Cette transformation est le passage obligé du monde chthonien à la sphère céleste. La présence de la chélidoine, dite « Grande Éclaire », participe peut-être au réveil du défunt en lui permettant de voir à nouveau la lumière, un des moments importants du rituel funéraire égyptien⁵⁵. Selon la conception d'une vie après la mort de l'Égypte ancienne, l'Osiris Antinoos, justifié, devient une étoile ou une constellation. Pour suivre la tradition grecque, il sera enlevé par Séléné.

⁵⁰ J.-Cl. GRENIER, *Antinoos*, p. 9, 14-15, 16, 58, n. 36 : le P. Oxy. 2131, daté de 207 et un autre P. Oxy. 2553 (fin II^e ou début du III^e siècle), précisent qu'une cérémonie était organisée le jour anniversaire de la naissance d'Antinoos le 27 ou 28 novembre. Le 4 Khoiak, le 30 novembre, était le 3^e jour des fêtes célébrées à Oxyrhynchos pour immortaliser son anniversaire.

⁵¹ J.-Cl. GRENIER, *op. cit.*, p. 55.

⁵² E. CHASSINAT, *Le mystère d'Osiris au mois de Khoiak*, Le Caire, 1968, Fasc. II, traduction suivie du texte, p. 810-823.

⁵³ *Bucoliques grecs*, t. II, p. 198, n. 9 ; p. 195.

⁵⁴ M. ÉLIADE, *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1953, p. 155 et suivantes.

⁵⁵ R. PARIS, H. MOYSE, *Précis de matière médicale II*, Paris, 1967, p. 207. Son suc caustique « dilué dans l'eau, a été utilisé contre les ophtalmies, d'où le nom de "Grande Éclaire" donné à la plante ».